

Christian Pechenard

PROUST
À CABOURG



Quai Voltaire

92

1427567

PROJET A CARBOUR

12/17

97120

10/10/10

Christian Pechenard

PROUST À CABOURG

À CABOURG

Éditions
Séver Éditions, 1990
Prix du Palais National, 1990

8° Ln²⁷

97820

Quai Voltaire

Numa. 2014

DU MÊME AUTEUR

Bérélices

Salvy Éditeur, 1990

Prix du Palais littéraire, 1990

Christian Pechenard

PROUST
À CABOURG



Quai Voltaire



DL-04 061992-16571

Christian Pechard

PROUST
A CABOURG

Pour Chantal

Édition
Septembre 1992
Prix de l'État 1992



© QUAI VOLTAIRE, ÉDIMA, PARIS, 1992.



DANS LE HALL

Le hall de Grand Hôtel est un lieu idéal, dont l'élégance opulente ne perd pas son caractère que par les exigences liées de ceux qui font profession de leur vol. Les rotatives de l'Administration n'aiment pas les palaces, surtout hors du temps et de l'espace qui n'ont pas besoin d'être le cas pour être singuliers. Ils sont protégés par des hôpitaux de services qui assurent le plus sûr de leur existence. Néanmoins, on ne connaît dans l'hôtel que des petits groupes d'habitants qui travaillent partagé avec leur maître les délices de l'existence et de la notoriété.

— Aujourd'hui, les deux de l'hôtel d'hôtel se trouvent aux salles d'attente des aéroports en plein air.

— Cabourg est un ce point d'arrêt, et son hall, au cœur du siècle, a pratiquement conservé son caractère. On a refait plusieurs fois les peintures. On a modernisé. Pas trop. Le temps n'est pas passé sur le hall de Grand Hôtel de Cabourg au bout duquel on voit, par le pont-levis, la mer.

— On se demande qui pourrait, dans ce lieu, avoir avec le temps des relations normales. Ce qui caractérise le vrai palace — et celui de Cabourg en le plus authentique — que qui soit — c'est que tout y est faux. Le hall de Grand Hôtel est exemplaire et doit rester pour toujours le symbole d'une manière d'être qui est. À lui seul, un art comme les châteaux de Louis II de Bavière, les jeux d'eau de Peterhof, le mosquée de Cordoue, Dinsyhad, les catacombes de Palerme.

DAVIS & HALL



Le hall du Grand Hôtel de Cabourg est un lieu insolite, dont l'élégance opulente ne pourrait être contrariée que par les exigences fades de ceux qui font profession de bon goût. Les roturiers de l'imagination n'aiment pas les palaces, monstres hors du temps et de l'espace qui n'ont pas besoin d'être beaux pour être magnifiques. Ils sont protégés par des brigades de serviteurs qui assurent la paix éternelle sur un domaine bénéficiant des privilèges de l'extraterritorialité. Naguère, on ne croisait dans l'hôtel que des petits groupes silencieux qui semblaient partager avec leurs voisins les délices de l'incognito et de la notoriété.

Aujourd'hui, beaucoup de halls d'hôtel ressemblent aux salles d'attente des aéroports en grève.

Cabourg est sur ce point épargné, et son hall, au cours du siècle, a pratiquement conservé son intégrité. On a refait plusieurs fois les peintures. On a modernisé. Pas trop. Le temps n'est pas passé sur le hall du Grand Hôtel de Cabourg au bout duquel on voit, par la porte-fenêtre, la mer.

On se demande qui pourrait, dans ce lieu, avoir avec le temps des relations normales. Ce qui caractérise le vrai palace – et celui de Cabourg est le plus authentique qui soit – c'est que tout y est faux. Le hall du Grand Hôtel est exemplaire et doit rester pour toujours le symbole d'une manière d'être qui est, à lui seul, un art comme les châteaux de Louis II de Bavière, les jeux d'eau de Peterhof, la mosquée de Cordoue, Disneyland, les catacombes de Palerme.

Il y a, dans ce hall, quatre grosses colonnes très grecques et très 1900, qui ne soutiennent rien, et auxquelles répond, une rangée de six demi-colonnes précieusement inutiles. Cet ensemble est manifestement destiné à assurer, non pas l'intégrité de la toiture mais la majesté des lieux, compromise par de lourdes tentures et des fanfreluches, moitié pistache et moitié caramel, ouvrant à gauche sur un piano-bar, et à droite sur l'escalier fort beau qui monte vers soixante-dix appartements.

Jadis l'ascenseur à claire-voie permettait de faire l'escalade du prodigieux lustre qui ne disparaissait tout à fait qu'au moment où l'on arrivait à l'étage et l'on voyait alors se dissoudre les marbres et les ors qui acquéraient la légèreté désinvolte des toiles peintes. Mais la sécurité a clos les ascenseurs et la dureté des temps réduit le personnel.

Reste l'envoûtement de l'endroit qui est intact et qui, naturellement, n'est cependant plus ce qu'il était. Les choses changent moins que les hommes qui s'obstinent à prétendre le contraire. Le hall du Grand Hôtel est égal à lui-même, pour la raison essentielle qu'il persiste à conduire, d'un endroit à un autre, de la mer au jardin, et que ni la mer ni le jardin n'ont changé.

Il y a des endroits où la mer est étriquée, molle. Il y a des mers vulgaires, encombrées. Elle est, à Cabourg, immense, solennelle et familière. Il lui a fallu près de dix kilomètres de plage pour s'étaler et quatre kilomètres de digue pour contenir ses enthousiasmes et ses colères. On dirait un énorme morceau de ciel, formidable lit sans cesse débordé et refait qu'éclaire au loin la lampe de chevet du phare du Havre pour que dorment paisiblement les enfants navigateurs et peureux.

La mer est jeune. Elle est la seule à n'avoir pas du tout vieilli dans ce monde qui s'abîme. Toutes ses plaies se cicatrisent à l'instant même où on la croit, à tout

jamais, déchirée, et si la mer paraît plus jeune à Cabourg qu'ailleurs, c'est parce qu'entre la porte du hall du Grand Hôtel et le rivage il n'est jamais passé une seule automobile. C'est la digue, ce chemin de halage pour les rêveries des promeneurs qui ne sont poussés que par leurs souvenirs et par le vent. C'est sur l'éternité qu'ouvre le hall du Grand Hôtel de Cabourg, cette éternité qui s'appelle promenade Marcel-Proust. C'est Marcel Proust qui sert d'enseigne à la grande salle du restaurant. À côté, un long couloir bordé de vitrines mène au Casino, solidaire de l'hôtel. À la réception où se trouve une photographie de Marcel Proust, on propose au chaland la location d'une chambre qui porte son nom. Il n'y a jamais couché. « La chambre-souvenir a pour seule ambition de vous inviter à faire un voyage dans le temps », précise innocemment le prospectus. Elle est meublée comme l'est nécessairement toute chambre d'hôtel, d'un mobilier anonyme qui désespère la reconstitution. Pour qu'elle acquière une manière d'authenticité, elle a cependant une caractéristique, unique mais fondamentale. Elle est plus chère que les autres. Ce supplément de prix n'est pas le paiement d'une prestation qui serait une supercherie mais constitue en lui-même sa propre justification. Elle est plus chère parce qu'elle s'appelle chambre Marcel-Proust. C'est une manière de rendre hommage à celui qui, avant d'être le plus célèbre hôte du Grand Hôtel, en fut le client le plus généreux.

Sur le comptoir de la réception, trône un buste en bronze, et l'on fait croire aux ignorants qu'il s'agit encore de Marcel Proust. Ce n'est pas lui. Et pour faire bonne mesure on ne sait même pas qui c'est. Ainsi repose dans le hall d'un hôtel où demeure parfaitement présent le génie de Proust une statue anonyme d'un sculpteur qui ne l'est pas moins. Il doit s'agir d'une intention très émouvante, laissant la meilleure place, la

plus en vue sans doute, à un lecteur inconnu. On raconte que c'est Bruno Coquatrix qui a acheté ce bronze chez un brocanteur et qui l'a trouvé ressemblant, sans avoir jamais révélé à qui précisément il ressemblait. Ce grand homme de spectacle, qui a ranimé – une fois de plus – Cabourg, aura beaucoup fait pour la gloire de Proust car la gloire est fallacieuse dans sa substance, et dans ses détails. Quand il devint maire, il eut l'idée de se servir du nom, complètement oublié à Cabourg, de Marcel Proust à l'occasion du centenaire de sa naissance. Lorsque le 26 juin 1971 il inaugura la promenade Marcel-Proust qui s'était appelée la promenade de l'Impératrice puis la promenade des Anglais et que l'on continue d'appeler la digue, il transforma notre héros en une vedette posthume du music-hall de l'Olympia. En suivant le chemin d'un tapis rouge et or, on arrive à l'autre porte qui ouvre sur les jardins du casino. Ce jardin est une place dont l'extrémité s'appelle place Marcel-Proust. Le restaurant d'hiver a pour nom Balbec. Le bar du casino s'appelle Du côté de chez Swann. Le snack de la plage l'Aquarium. Cette place n'a pas, non plus, du tout changé et elle a plus de mérite que la Manche. Une quinzaine de villas l'entoure, les mêmes qu'en 1900. Elles n'ont fait que changer de nom. Il y a Naïda, la Chimère, Stella, l'Argentine, l'Ardenne, les Varennes, Chanteloup, Francia, le Logis, Suzanne, Maurice et les autres. Toutes ont connu Marcel Proust et certains fantômes les habitent encore. C'est un mélange extravagant de styles normand, hollandais, baroque et nouille. Il y a des galandages, de la brique, des porcelaines, des escaliers tarabiscotés, des toits d'ardoises, de tuiles, agrémentés de balcons blancs, de tourelles, de clochetons et de paisibles machicoulis, le tout avec des faux-semblants anglais ou nordiques, souvenirs des premiers estivants comme certaines colonnades, ouvra-

ges d'art ou dolmens manifestent la trace insolite du passage des conquérants d'un autre âge. La singularité du lieu réside dans sa permanence et sa fidélité à lui-même et dans le sentiment attendrissant qu'il dégage. L'ensemble est bariolé, pimpant et les couleurs s'y mêlent avec autant de désinvolture que les styles. C'est le bal masqué de l'architecture.

Il y a ainsi, dans le monde, un certain nombre de lieux dont chaque élément est disparate. Rien ne va avec rien et le tout crée cette harmonie singulière que dégage l'incohérence de chaque partie, l'incongruité de leur entassement et la convivialité inattendue, de ce qui n'aurait dû être qu'une rencontre dans les débris du temps.

Le Grand Hôtel, c'est le château de Dame Tartine. Restera-t-il debout ? La municipalité envisage d'ouvrir un vaste chantier qui sera, paraît-il, fort respectueux du passé. N'en doutons pas. Il est vrai que Proust n'est revenu à Cabourg que parce que l'on avait démoli l'hôtel de sa jeunesse et que l'hôtel que nous voyons aujourd'hui a été reconstruit en 1907. C'est précisément le sujet de notre histoire. À Cabourg, les jardins sont suspendus dans le temps. Les arbres ont de petits airs penchés sous leur feuillage parasol. Il suffit de franchir le dais de toile rouge et de pousser la porte. Il suffit de tourner la page. Les halls, aussi, sont des préfaces.

I. LE GRAND HÔTEL DE CRIQUEBEC

On souhaiterait que ce soit toujours vrai, surtout certains dimanches quand le soir sur la mer est si belle que l'on voudrait remonter vers Paris en bateau, que l'on croit y aller en automobile et que finalement on y arrive au pas. Les chemins de fer de l'Ouest avaient au début du siècle lancé une grande campagne d'affiches qui représentait, sur fond de Grand Hôtel, une navade russe laissant deviner les pointes de ses seins, dominant les vagues à l'abri desquelles se cachaient des plongeurs moustachus, image prometteuse autant que sa formidable légende « Cabourg à cinq heures de Paris ».

Il n'est pas certain, cependant, que ce soit cette publicité qui ait amené Marcel Proust à Cabourg en 1907, ni la rapidité de la décision. Le amour de Marcel Proust à Cabourg relève de événements qui sont chez lui complexes et secrets, mais aussi de goûts évidents et avoués, si bien que son choix pourrait être compris comme la révélation d'une très lente et douloureuse maturation ou la découverte d'un bonheur du monde fortuné. Cette incertitude fait l'intérêt de l'écriture.

Cabourg à cinq heures de Paris, cela signifie que la station ainsi s'approche des gens du monde.

On n'imagine pas le mal que Cabourg a eu pour de faire une place, on n'est pas sûr au soleil en raison des interdites dimanches d'ailleurs très exigées, mais dans le catalogue des endroits chics. Ses premiers casinos remontent à mille ans. Cabourg et Deauville qui se dev

THE GRAND HOTEL DE CRIGUIEREC

THE GRAND HOTEL DE CRIGUIEREC

THE GRAND HOTEL DE CRIGUIEREC

THE GRAND HOTEL DE CRIGUIEREC

Cabourg à cinq heures de Paris

On souhaiterait que ce soit toujours vrai, surtout certains dimanches quand la soirée sur la mer est si belle que l'on voudrait remonter vers Paris en bateau, que l'on croit y aller en automobile et que finalement on y arrive au pas. Les chemins de fer de l'Ouest avaient au début du siècle lancé une grande campagne d'affiches qui représentait, sur fond de Grand Hôtel, une naïade rousse laissant deviner les pointes de ses seins, dominant les vagues à l'abri desquelles se cachaient des plongeurs moustachus, image prometteuse autant que sa formidable légende « Cabourg à cinq heures de Paris ».

Il n'est pas certain, cependant, que ce soit cette publicité qui ait ramené Marcel Proust à Cabourg en 1907, ni la rapidité de la locomotion. Le retour de Marcel Proust à Cabourg relève de sentiments qui sont chez lui complexes et secrets, mais aussi de goûts évidents et notoires, si bien que son choix pourrait être compris comme la révélation d'une très lente et douloureuse maturation ou la foucade d'un homme du monde fortuné. Cette incertitude fait l'intérêt de l'aventure.

Cabourg à cinq heures de Paris, cela signifie que la station ainsi s'approche des gens du monde.

On n'imagine pas le mal que Cabourg a eu pour se faire une place, on n'ose pas dire au soleil en raison des incertitudes climatiques d'ailleurs très exagérées, mais dans le catalogue des endroits chics. Ses premiers ennuis remontent à mille ans. Cabourg et Dives qui ne de-

vraient former qu'une seule ville accueillante et diverse, se détestaient jusqu'alors en paix. Survint un miracle. Les pêcheurs de Cabourg prirent dans leurs filets une statue du Christ. Le même jour, leurs compères de Dives attrapèrent une croix. Ils réclamèrent la statue puisqu'ils avaient la croix, et Cabourg réclama le bois du supplice puisqu'ils avaient le supplicié. Qui eut l'idée de s'en remettre au Jugement de Dieu ? On rejeta à la mer les deux morceaux du miracle inutilisable en pièces détachées, l'ensemble fut repêché par les gens de Dives. Tout cela a été très joliment raconté, en vers, par Alphonse Leflaguais. Son poème est un chapelet interminable. En voici quelques grenats qui ravissaient Proust (passionné de cette histoire illustrée par un vitrail de l'église) :

*Un jour, ces mariniers trouvèrent une croix
 qui dans leurs filets s'était prise
 Ils étaient plus heureux qu'adroits
 On se rend aisément compte de leur surprise.
 Or au même moment les pêcheurs de Cabourg
 – c'est le nom d'un prochain village –
 dans leurs filets d'un poids plus lourd
 trouvèrent de Jésus la véritable image...
 Il fallut bien céder à la divine Loi
 si puissante et si manifeste
 On fut éclairé par la Foi
 Dives favorisée l'emporta sans conteste...
 Ne vous étonnez plus que ce saint crucifix
 soit nommé le Trésor de Dives
 Des vents il brave les défis
 Il apaise les flots déchaînés sur ses rives.*

L'épopée ne s'arrête pas là. Le duc de Normandie fit construire pour célébrer l'événement, une redoutable cathédrale, qui reste aujourd'hui un édifice d'une

prodigieuse beauté, qui s'enorgueillit d'avoir abrité les quatre cent soixante-quinze gaillards qui débarquèrent en Angleterre, dont les noms sont inscrits sur un ex-voto géant et pendant des siècles les Cabourgeois – on dit maintenant Cabourgeais – continuèrent d'aller vainement à la pêche, tandis que leurs puissants voisins faisaient le récit de leur croisade, après l'office, à l'hôtellerie de Guillaume le Conquérant dont la dernière conquête fut Mme de Sévigné.

Ce derby a laissé Cabourg en fâcheux état et la passerelle construite entre Cap Cabourg (excroissance monstrueuse de la cité) et Dives ne réglera pas plus leur rivalité millénaire que le tunnel sous la Manche ne fera oublier, aux uns Hastings, aux autres Trafalgar.

Cabourg, ainsi privé de sanctuaire et de gloire, restera cependant l'endroit le plus charmant du monde mais aussi l'un des plus oubliés. Au milieu du XIX^e siècle, le village ne comptait pas plus de trois cents habitants.

Pourtant en 1853 deux voyageurs y partirent en excursion. C'est ainsi que Durand et Collin découvrirent la plage de Cabourg. Et ils construisirent une ville, comme fut bâtie Rome et comme Jules Romain inventa Donogoo Tonka, c'est-à-dire simplement. Ils placèrent au centre de rien un casino, et avec un compas, dessinèrent des demi-cercles. Quelques avenues rayonnantes, celle de la Mer, celle de la Paix, assuraient la circulation entre ces demi-lunes. En 1861 la construction d'un grand hôtel en bord de mer terminait l'opération, pour le compte d'une société thermale qui était propriétaire du tout, y compris des dunes. C'est ainsi que ses actionnaires se ruinèrent. Cette péripétie n'altéra pas l'enthousiasme de nouveaux investisseurs et très vite Cabourg devint la plus belle plage de vacances de France, c'est-à-dire du monde. Trouville, Benerville, Houlgate conservaient leur charme et leur prestige.

Leur voisinage, comme celui des châteaux normands, ajoutait un peu de leur lustre ancestral à cette nouvelle cité rayonnante. Tout aurait été pour le mieux mais il fallut que le duc de Morny s'en mêle. Sous Napoléon III, Morny était un avatar redoutable parce qu'il était le demi-frère de l'empereur. La fortune de Deauville ne ternit pas la magie de Cabourg mais elle la chagrina. Elle la chagrine encore et c'est un peu l'histoire du miracle de Dives qui recommença dans une version Second Empire. Les quatre cent cinquante-sept boutiques de luxe de Deauville jouèrent le rôle des compagnons de Guillaume, et les planches eurent à l'évidence un succès miraculeux. Cabourg se sentit incomprise et, par conséquent, elle le fut.

Elle devint une plage de famille, formule dont on ne comprend pas ce qu'elle peut avoir de consternant. C'est en tout cas à cette semi-disgrâce que Cabourg doit d'avoir accueilli, en 1881, puis les années suivantes, une grand-mère et son petit-fils.

C'était une grand-mère très gentille, comme elles le sont toutes, rendue plus vigilante par la présence de cet enfant douloureux et tendre, dont le rire se brisait sur l'angoisse du soir et qui ne savait pas jouer. Marcel Proust, cette année-là, a dix ans. Il n'ira plus jamais à Illiers – sauf une fois, cinq ans plus tard, à la mort de sa tante – parce qu'il a fait une première crise d'asthme, cet asthme qui sera la plaie, la protection et le complice de sa vie. La campagne lui est interdite. Il abusera de cette interdiction. Il ira donc à la mer et pour la première fois, il découvrira Cabourg en même temps qu'il verra Houlgate toute proche. De ses premiers séjours, nous ne savons presque rien. Tant mieux. Ce sont « des années de mer, où grand-mère et moi, fondus ensemble nous allions contre le vent en causant » ainsi qu'il l'écrira dix ans plus tard dans une lettre adressée à sa mère lorsqu'il revint pour la première fois tout seul

à Cabourg et qu'il devait être un homme puisqu'il avait fini son service militaire et que sa grand-mère était morte.

Proust, qui enfant a fréquenté d'autres stations Dieppe, Houlgate, Trouville – il ira très souvent aux Roches-Noires –, a raconté les journées de vacances qu'il a passées à Cabourg quand il était petit, à sa fidèle Céleste. Marcel Proust et sa grand-mère devisaient en marchant sur la digue. Ils étaient à l'âge où on a le même pas, et de surcroît tous les deux avaient la même respiration. Une vieille dame et un petit garçon ont en commun une certaine manière idéale de voir la vie qui n'est faite que de petits détails très drôles dont on ne comprend pas bien comment ils s'organisent entre eux pour devenir des calamités. Tous les deux oubliaient tout. Ils se racontaient des histoires qui seraient peut-être des souvenirs s'ils n'avaient pas eu si mauvaise mémoire ; ils parlaient de rien et de cette littérature si émouvante et fragile qui fait battre au même rythme les souvenirs et les rêves. L'enfant aime que la vieillesse mette une grande personne à sa portée, qu'il puisse la sentir presque aussi vulnérable que lui et si proche aussi de la nuit dont chacun pense qu'elle est redoutable et noire comme la dernière. Cette connivence a existé d'une manière privilégiée entre Mme Nathé Weil et son petit Marcel, qu'on n'appelait pas encore le petit Proust, parce qu'elle a bien senti qu'il n'était pas malade seulement de son asthme et qu'elle n'a pas vécu assez vieille pour comprendre qu'il avait aussi du génie. Ils ne se sont rien dit d'intéressant dans les soirs merveilleux de Cabourg, seulement des mots légers pour des tendresses passagères.

Les enfants sentent bien ce qui donne une présence si dense, inexpugnable aux visages des vieilles gens qu'on a aimés, quand la vie n'était plus que devant l'un d'entre eux. On sait qu'on ne les verra pas toujours.

Proust à Cabourg

« C'était, dimanche dernier, 7 juillet 1907, grande fête à Cabourg, dans ce décor charmant que connaissent bien tous les Parisiens, et qui fait, depuis longtemps, surnommer cette coquette petite ville la Reine des Plages. On inaugurerait le Grand Hôtel... »

C'est après avoir lu cet article du *Figaro* que Marcel Proust part pour Cabourg, où il passera désormais la plupart de ses étés. Dans sa chambre, au quatrième étage du palace, il travaillera, chaque jour, chaque nuit, à la rédaction de la *Recherche*. C'est là qu'il rencontrera A. Agostinelli, qu'il recevra G. Gallimard, G. Calmette et toutes ses relations parisiennes en villégiature à Trouville ou à Houlgate. Il connaîtra la vie vulgaire et chic d'une station balnéaire dont il dira le plus grand mal et pensera le plus grand bien. Il y mènera une existence d'estivant suspect, de snob douteux, d'écrivain inconnu. C'est là que Proust respirera le plus librement et que, peut-être, il approchera de plus près le bonheur en confondant, dans un sentiment de grande poésie, "l'ombre des jeunes filles en fleurs" et "le soleil rayonnant sur la mer".

Dans ce livre, Christian Pechenard, avocat à la cour de Paris, raconte cette vie bizarre qui fut celle de Proust au Grand Hôtel de Cabourg et montre l'importance fondamentale que ses séjours eurent sur son œuvre.




9 782876 531468

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00738574 5

6-92  909-139-7
ISBN 2-87653-146-1

100 F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

